Samia Messaoudi et Mustapha Harzoune, *17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent*

Au nom de la mémoire, 2011, 218 pages, 18 euros

Nicolas Treiber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1108>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.1108

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

Pagination : 186

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Nicolas Treiber, « Samia Messaoudi et Mustapha Harzoune, *17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1295 | 2012, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1108> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1108>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Samia Messaoudi et Mustapha Harzoune, *17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent*

Au nom de la mémoire, 2011, 218 pages, 18 euros

Nicolas Treiber

RÉFÉRENCE

Samia Messaoudi, Mustapha Harzoune (dir.), *17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent*, Au nom de la mémoire, 2011, 218 pages, 18 euros

- 1 Le 17 octobre 1961 est une pierre rouge sang à poser sur l'autel de la barbarie policière. En ce mardi pluvieux, plusieurs milliers d'Algériens vivant en France répondaient à l'appel du FLN afin d'aller manifester dans Paris, de manière pacifique, pour la libération de l'Algérie. Il y eut des morts parmi ces hommes, ces femmes et ces enfants désarmés, des dizaines de corps jetés à la Seine par les forces de police, des CRS chauffés à blanc par leur préfet, Maurice Papon : "Pour un coup, vous pourrez en rendre dix", "vous êtes couverts". Le volume de nouvelles inédites publié par l'association Au nom de la mémoire, *17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent* entre de plain-pied dans cette journée hantée par l'ombre des noyés. Parce que la liberté s'avère insubmersible, parce que notre histoire collective a longtemps délaissé ce 17 octobre 1961, il était temps de se souvenir et de donner aux morts, aux disparus, une sépulture, ne serait-elle que de papier. Au nom de la mémoire n'a jamais aussi bien porté son nom. Que sait-on de ce 17 octobre ? Un bilan terrible et sans appel : de 30 à 300 morts selon les sources, "*11 538 interpellations en quelques heures ; la plus grande rafle depuis 1942*" (Salah Guemriche, "Oradour-sur-Seine"). Les raflés iront croupir durant quelques jours au Palais des Sports réquisitionné pour l'occasion. Ironie de l'histoire, la salle devait accueillir la première prestation de Ray Charles en France le 20 octobre. Le concert a bien eu lieu. "*Jusqu'à la veille, près de 7 000 Algériens y étaient encore entassés. Le jour même*

du concert, France-Soir rassurait ses lecteurs : *‘Ray Charles pourra chanter ce soir. Après le passage des services de désinfection, le Palais des Sports a retrouvé son aspect habituel’.*”

- 2 Ce recueil, dont se dégage une émotion bouleversante, rend justice à ces victimes anonymes en rappelant certains de leurs noms. Dans “Fatima pour mémoire”, Didier Daeninckx conte le destin tragique de cette jeune fille de 15 ans dont le cadavre a été découvert coincé dans une écluse du canal Saint-Denis. Elle s’appelait Fatima Bédar et avait insisté auprès de sa mère pour se joindre à la manifestation. D’autres noms encore, Achour Boussouf, Belaïd Archal... Il s’agit de ne pas oublier ces victimes d’une sauvagerie d’un autre temps. La voix de la fiction permet d’ouvrir les portes de toutes les consciences, même celles des CRS qui chargeaient la foule des manifestants endimanchés et dont la rage collective a débouché sur l’horreur. C’est si facile et rapide de faire d’un vivant un mort : *“Il cognait, il ne savait plus où donner de la matraque... Maintenant il a vraiment la trouille, il frappe à l’aveuglette. Dimanche y a match à Reims.”* “Il avait aidé Riton à porter le corps jusqu’à la rambarde, et, de là...” (Dagory, “Le jeu de la haine et du hasard”). Aucune tombe pour ces morts-là mais des plaques commémoratives sur quelques ponts de la Seine, une mémoire blessée et l’amertume pour leurs descendants et pour quiconque lira ce recueil. L’histoire parfois se raconte dans les mêmes termes quand elle se trace dans le carmin du sang : *“La Seine était toute rouge du sang de ceux qu’on y avait jetés et les rues humides comme s’il avait plu.”* Cette description des trottoirs de Paris a été faite quatre siècles plus tôt un dimanche, un 24 août, en l’an de grâce 1572, jour de la Saint-Barthélémy.